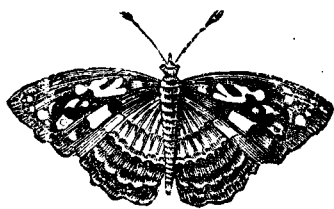


Ce Journal paraît les Jedis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n° 9; M<sup>me</sup> Louise Maignaud, au Cabinet littéraire, quai de la Baleine

# LE PAPIERON,



JOURNAL DES THEATRES.

## LE MARIAGE DU SAVANT.

Ne me parlez pas des savans, c'est une race stupide. Ils savent tout ce que vous voudrez, mais ils ne savent pas vivre.

J'ai un de mes amis qui est polyglotte, chimiste, astronome, mathématicien forcené, peintre, architecte, et cetera. C'est un homme universel, une boutique à renseignemens, l'encyclopédie personnifiée: il est bon à feuilleter et à jeter par la fenêtre.

Nous lui cherchions une femme et une dot. Pour établir de l'ordre dans ses affaires, pour payer dix mille acquisitions savantes, mais ruineuses, il lui fallait cela.

Vous ignorez le tracassage que l'on peut se donner pour trouver une femme à un ami. Il faut retourner les familles, sonder les caractères, prendre des informations sur la fortune, veiller aux intérêts du candidat, le présenter, le mettre dans son lustre et sous le jour favorable. C'est une corvée.

Avec cela, il n'était pas facile de présenter mon ami sous un jour favorable. Il est si enfoncé dans ses abstractions et distrait de telle sorte que dans la rue il chemine gravement au milieu du ruisseau; qu'à table, il prend du tabac au-dessus de son assiette; qu'en promenade, lorsqu'on s'appuie à son bras, il laisse tomber ces gens, homme ou femme, pour se frapper le front parce qu'il vient de trouver une étymologie; de résoudre un problème, d'imaginer un amalgame.

Il n'en fait jamais d'autres.

Dernièrement, se croyant chez lui, il alla se coucher près de la femme de son cousin: elle dormait et il dormit.

Je vous ai dit que c'était un citoyen indécrottable.

Bref, je lui trouvai une femme, jeune et jolie, un peu coquette, des yeux fendus en amandes, riche héritière avec de belles espérances. J'avais envie de la prendre pour moi, mais je me ravisai, parce que dans l'amitié tout étant commun, je me proposai d'accepter les bénéfices sans les charges.

Là-dessus je stylai mon ami; je le secouai ferme. Je fus tellement sur son dos, qu'il ne se montrât que ridicule pendant les préliminaires du mariage.

Ses distractions ordinaires passèrent sur le compte d'une bonne dose de timidité provinciale et d'amour sympathique.

Les femmes ont de la mansuétude pour les imbécillités qui leur semblent provenir de la fascination qu'un prétendu ressent en leur présence.

Un jour, chez mon savant, je ramasse une invitation de bal. C'était pour se rendre chez les parens de sa fiancée, à laquelle il ne songeait plus, car il parcourait depuis plusieurs jours le livre de M. Famin sur les bas-reliefs du cabinet de Naples.

L'invitation traînait depuis trois jours entre un alambic et une sphère céleste. C'était cependant pour le soir même.

Je le précipite à la porte de son cabinet: j'ouvre sa

commode, je lui jette ses hardes au nez, et je le mets nu comme un ver.

— Oh! les vilaines jambes, lui dis-je.

Les savans ont tous les jambes grêles et sèches. Je cours chez un bonnetier: j'achète des bas à faux mollets, et je les porte à mon ami. Puis, comme il fallait aussi m'habiller pour surveiller ses bêtises, je cours chez moi.

Il pleuvait horriblement, je prends un fiacre.

De retour chez mon savant, personne!

Où peut-il être?

La portière me dit: Il est au bal!

— Cocher, dix francs! c'est à dix pas: fouettez vos rosses!

Le cocher fouette, arrive: je me précipite. O stupefaction!

Mon ami trempé à tordre, mais du plus grand sang-froid du monde, dansait au milieu des éclats de rire de soixante personnes.

Il avait mis ses bas à l'envers sous sa culotte de soie, qui n'était pas attachée au genou, et l'on aurait dit une toison de chèvre qui pendait tout autour de ses jambes.

Je n'ai pas besoin de vous dire la catastrophe: il n'y eut pas de mariage.

On a toujours de l'égoïsme: j'en ai bien du chagrin.

## LA BIBLIOTHÈQUE DE MON ONCLE.

(SUITE ET FIN.)

Aussitôt que mon oncle fut sorti, je me jetai sur l'in-folio; mais je tombai dans une autre perplexité. Le livre avait deux mille pages, et dans ma précipitation j'avais négligé de marquer celle qui seule m'intéressait. Fouiller cet antre! Il y a là-dedans une pensée, un mot peut-être, qui a pu la toucher, et ce mot, le découvrir entre un million d'autres! Cependant une invincible curiosité me poussait à le chercher, comme si mon sort eût dépendu de cette découverte.

Je me mis à l'œuvre. O que de grimoire passa sous mes yeux! Quelle ardeur à l'étude! Si mon oncle m'eût vu, ou seulement mon professeur: « Studieux jeune homme, ménagez-vous, » m'eût-il dit; « vous y allez trop fort. »

C'était un recueil de vieilles chroniques du moyen âge, où étaient relatées maintes aventures fabuleuses, amoureuses; maintes pièces de blason, des notes, des actes, un pot-pourri dans le goût de mon oncle. J'y trouvais pourtant beaucoup de choses qui pouvoient s'appliquer à elle, à moi, mais non plus qu'à tout autre. J'arrivai ainsi à la deux-centième page.

Je lus et relus mille fois cette page. J'étais transporté de joie, car comparant dans mon esprit les naïfs incidens de cette histoire avec ce que j'avais lu

sur le visage de ma Juive, j'avais tout lieu de croire que la timidité et ma gaucherie ne lui avaient pas déplu, comme j'avais pu inférer de son entretien avec mon oncle, que ma préoccupation et aussi ma figure à la fenêtre ne lui avaient pas échappé. Ainsi nous étions compris, ainsi j'étais mille fois plus avancé que je ne croyais l'être, et je pouvais désormais me livrer au penchant de mon cœur sans être arrêté par la difficulté du premier pas, ou par la crainte de lui être étranger. Je commençai par prendre une exacte copie de ces lignes chéries; puis ayant sur le cœur le chagrin que j'avais fait à mon oncle, je profitai de son absence pour reporter le livre que j'ajustai parmi d'autres, de manière à ce qu'il pût croire qu'il l'avait lui-même égaré.

Je revins chez moi où je m'enfermai pour être plus seul avec mes pensées qui, ce jour là, me furent une douce compagnie. Je repassais sans cesse dans mon esprit les mêmes choses, pour leur trouver de nouvelles faces; jusqu'à ce qu'enfin, fatigué, je laissai le pas fait, pour m'occuper des pas à faire: car unir mon sort au sien était désormais l'unique but de ma vie.

J'avais dix-huit ans. J'étais étudiant, sans état, sans ressource autre que les bontés de mon oncle. Mais ces difficultés m'arrêtaient peu, et je les applanissais au moyen de mille ressources que je puisais dans ce courage que donne la vivacité d'un premier amour. L'ambition, le dévouement, de vagues desirs de gloire ennoblissant mon cœur, m'élevaient jusqu'à ma chère Juive; alors je recevais sa main en lui offrant un sort digne d'elle. Ou bien, songeant combien j'étais encore loin de ces brillantes choses, je formais le vœu qu'elle se trouvât être pauvre, obscure, délaissée, telle enfin qu'elle eût à gagner en s'alliant à moi; et les dédains du portier me revenant en mémoire, devenaient alors mon unique espérance.

C'étoit dimanche. Les cloches appelaient les fidèles au temple, et leur son monotone ramenait du calme dans mon âme. Elles se turent, et le silence des rues encouragea ma pensée qui s'était portée au-delà des obstacles. Bientôt l'harmonie des chants sacrés, le son grave des orgues se mêlant doucement à ma rêverie, j'en vins insensiblement à me figurer moi-même au milieu des fidèles, jouissant d'un tranquille bonheur auprès de ma compagne, tous les deux lisant au même psaume, ses belles paupières baissées sur le livre, son haleine se mêlant à la mienne, et une douce félicité devenue notre partage sur cette terre et notre commune attente dans l'autre.

J'ignorais le nom, la demeure de celle qui s'était ainsi emparée de mon existence. J'attendis avec une croissante impatience l'heure du lundi. Elle ne parut pas. Le mardi, le mercredi, se passèrent de même. J'appris que depuis deux jours le malade auquel elle

avait donné ses soins était mort. Le vendredi, impatient, j'étais monté chez mon oncle; un inconnu frappe à la porte et lui remet un paquet.

— « Ouvre cela, Jules ; » me dit-il.

J'ouvris. C'était le livre de maroquin. Sur la couverture intérieure on lisait ces mots :

*Si je meurs, je prie que l'on rende ce livre à M. Tom de qui je le tiens.*

Et plus bas :

*Que si M. Tom veut me faire plaisir, il le donnera à son neveu, en souvenir de celle qu'il a reçue dans la bibliothèque.*

— « Si elle meurt ! » m'écriai-je. « Elle, mourir ! »

— « Pauvre enfant, » dit mon oncle Tom, « que peut-il lui être arrivé ? »

— « Où demeure-t-elle, mon oncle ? »

— « Nous irons ensemble chercher de ses nouvelles. »

Et un instant après nous étions dans la rue. Il pleuvait. Nous marchions presque seuls. Au détour d'une rue nous vîmes quelque monde. Mon oncle ralentit le pas... — « Qu'est-ce ? » dis-je. « N'allons-nous pas ? » — « Mon pauvre Jules, c'est trop tard. » C'était le convoi. Depuis deux jours la petite vérole l'avait emportée.

Dès le lendemain, je recommençai à flaner ; flancerie d'amertume et de vide, insipides loisirs, dégoût du monde, des hommes, de la vie elle-même sans le charme de quelques souvenirs. J'avais pour toute compagnie, pour tout ami, le petit livre ; et quand j'avais relu la ligne qui m'était destinée, le regret serrait mon cœur, jusqu'à ce que les larmes coulassent de mes yeux et vinsent me soulager.

Mon autre ami fut mon oncle Tom. Je lui dis tout ; et quand je lui contai mon stratagème, je ne trouvai dans son cœur qu'indulgence et bonté. Emu de ma tristesse, il y entra en part, sans la comprendre toute ; et quand le soir il me voyait sombre, il approchait doucement sa chaise de la mienne, et nous demeurions en silence, unis tous deux dans une même pensée. Puis par intervalle : « Une fille si sage ! » disait-il dans sa simplicité naïve, .... « une fille si belle, .... une si jeune fille ! » Et je voyais, à la lueur du foyer, une larme poindre dans sa vieille paupière. Bon vieillard, qui n'êtes plus, votre ombre bienveillante plane encore sur mes plus chers souvenirs, et tempère l'amertume de mes plus cuisants regrets !

Enfin le temps aussi vint à mon aide. Il me rendit le calme et d'autres plaisirs ; jamais de semblables : J'avais enterré là ma jeunesse.

— Nous n'avons fait ici qu'indiquer l'ensemble de cette délicieuse composition. Il est une foule de détails qu'il faut aller chercher dans l'ouvrage lui-même. LA BIBLIOTHÈQUE DE MON ONCLE est un petit chef-d'œuvre de grâce et de sentiment.

## L'ÉLOQUENCE.

Un étranger qui venait de suivre les brillantes plaidoiries auxquelles ont donné lieu les débats du procès de M. Jules Favre, visitant l'institution de MM. Guillard, encore sous l'influence de la parole de de M<sup>e</sup> Sauzet, proposa à l'un des élèves la définition de l'éloquence. Voici qu'elle fut la réponse écrite du jeune disciple. Elle est, à elle seule, tout un éloge pour la méthode que mettent en pratique MM. Guillard.

L'éloquence, c'est l'art de persuader ; être éloquent, c'est pouvoir remuer et diriger les volontés des hommes, comme un pilote dirige son vaisseau. Il est souvent de beaux parleurs, des hommes qui plaisent par leurs discours, mais il en est bien peu qui soient vraiment éloquents.

Cependant l'antiquité a fourni plusieurs vrais orateurs ; Démosthènes à Athènes, Cicéron à Rome, sont les plus parfaits modèles des orateurs. Je ne rappellerai pas ici ces hommes pervers qui se sont servis de la parole pour le malheur de leur patrie et pour contenter leur ambition ; je ne les appelle pas éloquents ; car la parole est sacrée, la parole ne doit être que l'expression des sentimens du cœur, et le cœur ne doit rien sentir que de juste et de raisonnable ; et celui qui la profane n'est qu'un traître et un impie ; il devrait en être privé à jamais.

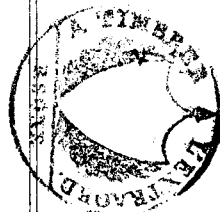
Cependant l'histoire nous jette plusieurs noms déshonorés par un infamant usage de la parole ; il faut les bannir de notre pensée ; ils ne méritent que l'oubli.

O divine éloquence ! non, tu n'habites point dans une bouche perverse, parce que tu fuis l'injustice, non, tu ne résides point sur des lèvres impures ; tu n'inspires que les hommes vraiment sages parce que tu n'aimes que la sagesse et la raison ! Non, divine éloquence, jamais tu ne t'écarteras de la justice, il nous en est un noble et digne garant cet orateur que tu inspires si bien ! Le nom de M<sup>e</sup> Sauzet nous rend toute la définition de l'éloquence par le premier de nos orateurs : *vir bonus dicendi peritus*.

## LE BOUDOIR.

*Le Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture*, se continue avec un succès de plus en plus croissant, succès du reste, que légitime le choix et le mérite d'une rédaction confiée à nos plus habiles écrivains. C'est un livre indispensable à tous, c'est tout une instruction, mot par mot, par ordre alphabétique. Nous empruntons à cet intéressant ouvrage, un article qui rentre, tout-à-fait, par sa spécialité, dans le cadre de notre journal.

Parler de son *boudoir*, est, pour le plus grand nombre de femmes, une preuve d'innocence ; car, un air fin, un sourire, une respiration difficile, un geste affectueux, saisis en même temps que ce mot, donnerait à l'homme que l'on recevrait dans ce lieu d'étran-



ges pensées.— Cependant ce nom dérive évidemment de *bouder*, action peu polie, mais très pudique, et qui n'a nul rapport avec les scènes dont, selon tant d'écrivains, les *boudoirs* ont été le théâtre. Peut-être qu'observateurs profonds, ces auteurs ont reconnu que les honnêtes femmes ne boudaient point, et, conséquemment, ne se préparaient pas de réduit destiné à ce genre d'occupation. — Il est singulier que les *boudoirs* étant d'invention moderne, on ne sache positivement ni leur usage, ni quelle fut la dame qui la première éprouva le besoin de cette espèce de retraite, et lui donna le nom qu'elle porte aujourd'hui. On lit dans les vieux livres que les reines, les princesses, les simples châtelaines, se retiraient dans leur oratoire; mais que voyait-on là? un prie-dieu en bois d'ébène, et des parois où étaient suspendus un crucifix, des reliquaires, du buis béni, voire même une discipline: la racine des *boudoirs* n'est pas là. Plus tard, le plan du château de Versailles, dessiné minutieusement en 1714, indique le *cabinet* des livres, des médailles, des agates, des chiens, des perruques, et ne mentionne point de *boudoir*. Dans la correspondance de M.<sup>e</sup> de Sévigné, celle incomparable mère-beauté, jeune si longtemps de visage, d'esprit et de manières et qui confesse à sa fille un penchant pour la mode que sa raison combat vainement, il n'est jamais question de *boudoirs*: ce sont des *cabinets* que cette dame, qui ne frémente que la cour et la plus haute classe de la société, cite comme des pièces particulières où l'on reçoit ses amis intimes, et que l'on décore soigneusement: c'est dans le *cabinet* de M. de Coulange que le portrait de madame de Grignan sera placé en perfection, pendant un voyage de sa mère; c'est dans un *cabinet*, tout parfumé des jasmins du voisinage, que l'on cause les soirs chez madame de Lafayette: les *cabinets* succédaient aux *ruelles*; et les *boudoirs* semblent avoir remplacé les premiers. — On peut, d'après ces observations, conjecturer que c'est au temps de la régence que les *boudoirs* furent érigés; et c'est aux romanciers, ainsi qu'aux poètes, que nous devons alors les idées les plus judicieuses sur leur emploi primitif. De là dérive aussi l'espèce d'antipathie que manifestaient pour cette dénomination les femmes qui se piquaient de n'avoir point le goût de la galanterie; et madame de Genlis a souvent écrit « qu'une femme de *bonne compagnie* n'aurait jamais désigné sous le nom de *boudoir* aucune pièce de son appartement; que cela ne datait que de mesdames de Parabère, Pompadour, Dubarri, qu'imitèrent les Phryniens du temps, » et on montrait pourtant, avant 1789, dans les petits appartements de Marie-Antoinette une pièce que l'on nommait *boudoir de la reine*; mais cette princesse désignait-elle ainsi ce cabinet? ou, étant étrangère, employait-elle cette expression sans en connaître l'origine et sans se douter de toutes les idées qui s'y rattachaient?... Marmontel rend entreprenant jusqu'à

l'insolence un financier qui, recevant une jeune femme, la voit gaiement prendre place dans un *boudoir* où il la conduit; il ne lui dissimule point que s'établir ainsi dans un temple dédié à l'Amour, c'est s'en déclarer la *prêtresse*. Il est vrai que l'on peut bien dire d'une femme que sa maison, que son lit est chaste, tandis qu'il semblerait gauche de dire son *chaste boudoir*. Enfin, on ne connaît pas d'autorité dont il soit possible de s'appuyer pour faire considérer les *boudoirs* sous un rapport aussi moral, aussi convenable que la *nursery* des dames anglaises, chambre qui manque à tous nos appartements, et qui, ainsi que l'indique son nom, est destinée aux enfants. Dans le doute, abstiens-toi! a dit un sage: le nom et l'usage de la *nursery* ne laissant aucun vague à l'imagination, les dames françaises agiraient peut-être prudemment en la substituant au *boudoir*. — Un des plus jolis *boudoirs* de Paris, avant la révolution, était celui de madame de \*\*\* , entièrement en glaces, sur lesquelles étaient peintes des touffes de lilas et de roses; une peluche de soie, fabriquée exprès à Lyon, et imitant l'herbe émaillée des fleurs d'une prairie, en recouvrait les larges divans et le plancher; tandis que des gazes bleues et blanches, irrégulièrement drapées et formant un plafond transparent, ne laissaient pénétrer qu'une lumière semblable à celle de la lune pendant une nuit vaporeuse d'été. Le *boudoir* de Chantilli était célèbre par ses peintures, représentant les amours de Louis XV et de madame de Pompadour, sous des figures de singes et de guenons; celui de Bagatelle, à la même époque, était rempli de glaces si ingénieusement disposées que les femmes dont la profession ne consistait point à poser dans les ateliers de statuaire n'osaient y pénétrer. Au Palais-Royal, le *boudoir* du prince était orné de figures mouvantes et infâmes: ces circonstances ont contribué au discrédit des *boudoirs*, dont le moindre des inconvénients est un luxe dispendieux et sans utilité pour les beaux-arts, que le *grandiose* seul élève à la hauteur qu'ils doivent atteindre.

#### LA COMTESSE DE BRADÉ.

— Hier, 22, un homme étant allé dans une maison rue de la charité, pour réclamer le paiement d'une somme qui lui était due, a reçu du débiteur un coup de pistolet dans une altercation qui s'est élevée entre eux.

— Un des affiliés à la bande des fameux voleurs Piot et Bouquet, faisant par passe-temps la bourse et le mouchoir sur la place publique, a amené par son arrestation celle de deux autres personnes exerçant la même industrie.

— M. Duquesnois donnera mardi, à huit heures du soir, dans la salle de la Bourse, une dernière séance dans laquelle il fera entendre la Prophétie d'Athalie et plusieurs autres morceaux sacrés et profanes. Le talent dont M. Duquesnois a fait preuve nous dispense de tout éloge. Les personnes qui désireraient se former dans l'art difficile de lire et de dire, ne peuvent faire un meilleur choix qu'en s'adressant à ce professeur, rue St-Dominique, n° 8, au 1<sup>er</sup>.

— La 2<sup>e</sup> livraison de la LYRE RÉPUBLICAINE vient de paraître chez Babœuf et Barin, libraires, et chez Perret, imprimeur. Ce recueil, dû à M. Lange Chiarini, se recommande par la verve poétique et par de patriotiques sentimens.